

**Marie-Lise HALABERT**

**LA PORTE  
VERTE**



**ROMAN**

## CHAPITRE I

L'immense domaine, sis aux environs de Peyrat, avait été acquis en Juin 1850 par le jeune baron Maxence De Martray, alors qu'il n'avait que 23 ans. Il avait traité cette affaire de la manière la plus extravagante qui soit.

De mœurs libertines, joueur compulsif, oisif invétéré et personnage filialement incorrect, il avait acheté l'élégante demeure, à l'une de ses maîtresses, la vicomtesse De Guibert, non pas sur un coup de cœur ou de tête, mais sur un coup de Whist. La Dame, tout aussi inconséquente, venant d'être soudainement frappée de veuvage et, ne pouvant financièrement entretenir sa riche demeure, la joua, en partie, aux cartes. Quelques années auparavant, la chère vicomtesse, attirée par la chair fraîche, s'était chargée d'initier aux plaisirs des sens, ce jeune baron dont la fortune ne demandait qu'à être dépensée. Quant au feu vicomte, sur le chemin de la ruine, à cause d'une épouse trop jeune ayant grand appétit de luxe et, dont le principal loisir était de le déshonorer, il avait mis fin à ses jours d'un coup de fusil de chasse. La veuve, non éplorée, disait à qui

voulait l'entendre

- Et dire que mon pauvre vicomte a eu la délicatesse de se trucider dans les communs !

Le château, majestueux sans être massif, ni démesuré, datait du début XIX ième. En limite de la Creuse et de la Haute Vienne, son style roman d'influence italienne, se démarquait carrément du paysage régional. A l'origine, il portait le nom de son richissime bâtisseur et propriétaire Napolitain, immigré là, au hasard de sa vie, mais surtout aux fins de mettre à l'abri sa grande fortune. Il avait fui les interminables conflits, les guerres Napoléoniennes et le brigandage post-unitaire qui ruinaient son pays et affaamaient sa population. En changeant de mains, le château changea aussi de nom. Il devint «**La Valériane**». Il ne s'agissait nullement de glorifier la plante aux vertus soporifiques, mais de l'hommage du nouvel occupant, le Vicomte De Guibert, à sa jeune et très jolie épouse **Valérie**, à la vertu, plutôt émoustillante.

L'aristocratique bâtisse, qui se dressait au milieu d'un domaine de 120 hectares, à trois heures de calèche du plateau des Mille-vaches, devint la garçonnière du baron Maxence De Martray, fils unique et adulé d'un père richissime. Ce dernier, le baron Guillaume De Martray, de

pure souche en Limousin, fort respecté, vivait noblement, en son manoir et sur ses terres, qui couraient, quant à elles, sur une dizaine de km à la ronde, aux alentours de Pompadour. Il lui fallait bien tout cet espace, pour l'élevage, l'entraînement et le dressage de son importante écurie, qui avait fait et faisait encore sa notoriété et sa fortune. Son flair et son habileté, lui avaient forgé une réputation d'excellence près des plus raffinés et des plus exigeants en matière équine. La renommée de ses haras et de ses saillies, dans le stricte respect des origines, des pedigrees, des croisements recherchés, étudiés ou de bon aloi, qu'il s'agisse de chevaux de trait, d'attelage, de sport ou de loisir, lui valait une clientèle pointue, de haut rang.

Maxence, né au milieu de ces fiers quadrupèdes, élevé et orienté de main de maître vers cette noble et lucrative activité, ne connaissait rien d'autre, ni rien de mieux pour gagner de l'argent et en dépenser, plus encore. Habitué à être servi et à n'obéir qu'à son caprice, il se trouva dépourvu face à sa folle acquisition et aux responsabilités qui en découlaient. Certes il s'était ainsi libéré, d'une certaine manière, de la cravache morale paternelle, mais son caractère fantasque et aboulique, hérité d'une mère aux excentricités de «dame de cour», augurait mal quant à diriger un tel domaine ! Il en confia donc la charge aux

gens déjà en place : Monsieur Augustin, le régisseur, que la vicomtesse lui recommanda pour son intégrité sans faille et, ses fidèles métayers, Victor et Elisabeth Faure. Ceux-ci étaient parents de Gabriel, Octave et Muguette, si l'on exceptait les fausses couches d'une mère qui, ne rechignant pas devant les durs travaux de la ferme, n'en ayant d'ailleurs pas le choix, en avait ainsi payé le prix.

Faisaient également partie du «lot» de la vicomtesse : Hortense la cuisinière, quatre jardiniers, pour l'entretien des immenses espaces verts, fleuris ou boisés et qui, en haute saison, suppléaient au fermage, un palefrenier-soigneur et deux lads, que Maxence s'attacha pour le seconder aux écuries dont il prit, bien entendu, l'entière responsabilité. Pour ses débuts à La Valériane, il occupa les stalles par une quinzaine de chevaux sélectionnés avec soin : trois poulinières, cinq yearlings et sept beaux mâles fringants et prometteurs, dont trois rachetés à la Vicomtesse, quatre, issus de l'élevage paternel, donc fiable à cent pour cent et, son propre pur-sang, Romulus, cadeau de ses vingt ans.

Le transfert de propriété, rondement et joyeusement mené, fut malgré tout effectué dans les règles. Aussitôt fait, la vicomtesse De Guibert, se retira en son autre

domaine en Lozère, sa région natale. Dans sa luxueuse calèche, frappée aux armoiries de feu son époux, c'est l'œil pétillant derrière son élégante voilette de voyage et de sa main gantée de soie, que Dame Valérie salua son jeune amant, l'assurant de ses futures visites. Son attelage, tiré par quatre superbes Mérens noirs au pelage luisant, aux épaules sculptées pour la longue route et la lourde charge des nombreux bagages, franchit au petit trot l'enceinte de la riche propriété. La vicomtesse tint parole et revint à plusieurs reprises, pour de courts séjours, en son ancien château, accueillie, comme il se doit par son hôte, pour des soirées animées et légères en tout point. Célibataire et ravi de l'être, le jeune baron n'avait nullement besoin de tout ce personnel, mais le garda «*on ne sait jamais ?*». D'ailleurs, ses gens n'étaient jamais inactifs puisque leur maître donnait à tout va des fêtes totalement débridées, des bacchanales qui entachèrent un temps le nom de sa digne lignée et affublèrent le château d'une réputation sulfureuse. Derrière des sourires entendus, les braves villageois surnommaient plaisamment le lieu «*Le château des cent (sans) culottes*» s'amusant de ce jeu de sens.

Jusqu'alors, Elisabeth Faure, en plus de son rôle de mère, assumait de multiples fonctions : à la métairie près de

Victor, son époux, aux fourneaux, en coup de main près de la vieille Hortense et, surtout, près de la vicomtesse. Celle-ci, n'ayant pas d'enfants, passait le clair de son temps entre couturière, parfumeur, bijoutier et autres frivolités ou distractions aussi variées que coûteuses, exigeant de sa femme de chambre, une disponibilité permanente. Si tant est, qu'au départ de Madame, Elisabeth, soulagée de cette servilité, put s'attacher à d'autres tâches, moins contraignantes, moins superficielles, en un mot, plus utiles à ses yeux.

Lors d'une visite à ses père et mère en leur manoir, Maxence, le fils prodigue, rencontra et tomba éperdument amoureux d'une jeune, belle et sage damoiselle de son rang, Dora De Marvil. Ce fut donc la raison de l'ultime visite de la vicomtesse Valérie, venue faire ses adieux à «son gentil petit baron», qui se déclara «*fou amoureux de sa douce perdrix*» qu'il désirait ardemment marier. Il avait 27 ans, elle en avait 18. Pris au piège de l'amour, l'heure avait sonné pour lui de s'assagir et de penser à l'avenir. Il épousa sa belle aussi promptement que le protocole lui permit. Les noces, grandioses, se déroulèrent dans la somptueuse Valériane puis, sans perdre de temps, Maxence installa «l'objet» de tout son amour, entre des murs désormais respectables. Deux fils naquirent dans les

premières années de leur union, Harold en Mars 1858 et Renaud en septembre 1861. Le bonheur semblait avoir choisi définitivement ce lieu pour y demeurer. Maxence, transformé en mari fidèle et en père ivre de joie et d'orgueil, donna, à l'étang du domaine, le prénom de son premier né et, à la plus vaste de ses futaies, celui de son second fils. Il était certain qu'un jour, l'autre forêt, tout aussi magnifique de ses noyers féconds, porterait le prénom d'un ou d'une autre De Martray ! Il aimait tant sa Dora.

En cette matinée de fin de printemps 1864, le baron promenait ses enfantelets dans le bois, pour l'heure «sans nom», savourant à plein cœur cette félicité et les parfums exhalant de toute part. Le jeune Renaud, fatigué après cette longue marche au grand air, incita son père à faire une halte. Ôtant sa veste de flanelle, si confortable pour les activités d'extérieur, il la posa sur un coin herbeux et y installa l'enfant qui devenait grognon. A genoux près de lui, Maxence imita tous les animaux de la ferme de nounou «Beth», le chat de «Gaby» (Gabriel), le chien de «Tave» (Octave) qu'il aimait tant caresser, ainsi que les hennissements joyeux de «Tane» (Tristane), la douce jument de maman Dora. Ses mimiques, ses mordillements du joli minois, des bras et des cuisses potelés faisaient rire aux

éclats le bambin, dont les singeries amusaient tout autant son père. Le jeu dura un certain temps, un bon quart d'heure, vingt minutes, peut-être ? N'entendant plus Harold gambader autour de lui ou parlementer avec la nature, ainsi qu'il le faisait lors de leurs fréquentes promenades en forêt, Maxence se releva, le chercha du regard et l'appela. Il ne pouvait être bien loin. Il se mit à chanter le prénom chéri qui le rendait si fier, tellement humain et si paternel

- Haaarold ! Trésor de mes jours ! Haarold, mon petit baron ! Ton papa qui a mis ses grosses lunettes en bois ne te voit plus ! Tu es caché dans ta tanière, hein, mon petit monstre adoré...!

Le grand plaisir de ce fils bien-aimé était de se cacher un peu partout et ne jamais répondre aux appels jusqu'à ce qu'on le débusque. Ces situations faisaient rire le garçonnet à en perdre le souffle, mais irritaient parfois ses parents et nounou Beth qui avait tant à faire d'autres «*qu'à passer son temps à dénicher son p'tit moineau*» ainsi qu'elle disait, lui faisant les gros yeux tout en le câlinant. Sans plus s'alarmer, Maxence fit quelques pas et, les mains en porte-voix, scandait le prénom aux quatre coins de l'horizon. Ces interminables minutes sans échos, lui firent

battre le cœur aussi fort que la cloche sonne le tocsin. Renaud, voyant son père s'éloigner, recommença à geindre. Réalisant un risque possible, Maxence releva le petit, remit sa veste, prit l'enfant dans ses bras et pressa le pas. Zigzaguant de droite et de gauche, d'une sente à l'autre, sans cesser d'appeler, il frôlait maladroitement les arbres, dont les basses branches lui giflaient le visage. Il trébuchait sur les racines qui le freinaient dans sa course incertaine et désorientée. Sans trop savoir pourquoi, il sentit l'angoisse lui monter à la gorge. Percevant le trouble de son père, Renaud se serra contre lui, comme un petit animal apeuré et ses plaintes devinrent sanglots. Aucune réponse aux appels pressants ressassés, articulés, priés, hurlés même

- Haroold ! Haroold....! Réponds- moi fils ! Où es-tu petit lutin, ton papa te cherche. Si mon petit page sort de sa cachette, papa lui fera un gros bisou. Viens vite, nous rentrons voir ta maman. Harold...! Répond je t'en supplie ! Trésor, montre-toi, on ne joue plus.....! Haroold ....!

La tête enfouie dans le cou de son père, Renaud pleurait bruyamment. Le bois, quadrillé en vain, restait muet à tout appel. Les tempes ruisselantes d'une mauvaise sueur, Maxence se mit à courir en direction du château, distant

d'à peine une lieue. Il espérait trouver l'enfant, sinon en chemin, du moins à proximité des jardins. Il y arriva hors d'haleine. Se précipitant dans le hall d'honneur, il déposa Renaud, tremblant et hoquetant, dans les bras de sa mère et questionna nerveusement à la cantonade. Personne n'avait vu, ni même aperçu le fugueur. Sans dire un mot, incrédule, Dora le regardait gesticuler «*Comment avait-il pu égarer son fils ? Notre fils ?* ». Machinalement, elle berça son petit en fredonnant un air qu'il aimait, afin de le calmer, puis, l'esprit ailleurs, le mit dans les bras de nounou Beth. Passant outre le tendre refus de son époux, Dora se joignit aux gens de la maison mobilisés pour les recherches.

Trois groupes de trois personnes prirent chacun un secteur bien défini sur l'ensemble du domaine. A la hâte, le château entier et ses abords furent passés au peigne fin, en tous sens, résonnant du prénom de l'enfant auquel s'ajoutaient des mots affectueux, afin de ne pas l'effrayer, au cas où ? Aucun endroit visible ou dissimulé, aucun recoin, aucune pièce, pas même la salle de garde, dont seul Maxence possédait la clef, aucun refuge connu ou méconnu de l'enfant, ne fut négligé. Pas un mètre des labyrinthes feuillus du parc ne resta non fouillé, pas une cavité, pas une zone des nombreuses dépendances ne fut oubliée.

Bien sûr, le chemin prit par Maxence et ses fils, fut refait par lui et ses deux serviteurs. Lorsque nounou Beth n'était pas en service et qu'Harold avait fait une petite bêtise, ou qu'il avait été grondé, ô jamais sévèrement, il avait pour habitude de s'enfuir du château et venir se blottir dans son giron, à la métairie, où il restait jouer avec ses enfants.

Tenant toujours Renaud dans ses bras, elle retourna instinctivement à la ferme. Elle appela le garnement à s'en briser la voix, scruta, chercha, vérifia ici, là, encore et encore dans tous les espaces grands, petits, creux, où les enfants, les siens et ceux des maîtres, jouaient sous sa surveillance. Gabriel, adolescent ingrat de 14 ans, connaissant mieux que personne les cachettes favorites d'Harold, se joignit à sa mère pour la battue, tandis que son cadet Octave, restait à la maison surveiller sa petite sœur Muguette. De vaines recherches en douloureuse descente aux enfers, deux heures trente, valant éternité, s'étirèrent avant que Victor n'aperçoive de loin et par le plus grand hasard, ce qui ressemblait à un morceau de tissu qui se balançait au bout d'une branche, au-dessus du plan d'eau, dans sa partie condamnée. Intrigué, il se fraya un chemin dans la friche. Lorsqu'il vit, il poussa un cri d'effroi. Le petit corps était là, suspendu à un épineux au bord de l'étang portant son nom, face à ce qui deviendra plus tard la

« *porte verte* », l'endroit maudit. De part sa posture il était simple d'imaginer l'accident. Trompé par les hautes herbes les ajoncs fleuris, l'épais buisson d'aubépine et d'acacias qui cernait l'eau verdissante, faute d'entretien à cet endroit et aussi d'oxygénation, l'enfant avait dû se faufiler par une trouée et, sans doute piégé par l'aspect herbeux de la surface, y avait glissé. Le manque de précipitations des mois passés faisait que le niveau de l'eau se trouvait à près de 80 cm en contre bas de la berge. Peut-être avait-il tenté de s'y agripper, mais une branche, aux aiguillons acérés, l'avait accroché par son pantalon de fin velours et, le déstabilisant, l'avait fait chuter, tête première. Prisonnier dans cette posture, suspendu par une jambe et le visage à fleur d'eau, il avait dû se débattre déchirant petit à petit le tissu, sans pouvoir se libérer, ni même crier, du fait que, sous son poids et ses gesticulations, la branche en se courbant, le plongeait petit à petit, emplissant narines et poumons à chaque mouvement, jusqu'à l'immersion de la tête. Avec d'innombrables précautions, Maxence et Victor dégageèrent l'enfant inerte et tentèrent une utopique réanimation. Mais il était trop tard, beaucoup trop tard !

Le Dr. Loubet, médecin de la famille, arrivé en toute hâte, ne put que constater le décès et soutenir la pauvre Dora qui défaillait. Il fallut attendre près de deux heures encore

l'arrivée des gendarmes d'Aubusson que Victor avait fait prévenir par Gabriel qui, ravi de l'aubaine, parcourut la distance, aller-retour au triple galop, sur l'un des chevaux de loisir du baron, dont le chagrin avait annihilé toute forme d'objection. Parvenu sur le lieu de l'accident, le brigadier chef Lavergne écouta le récit dramatique de Victor, décrivant avec minutie la position de l'enfant et donnant sa propre conclusion *«C'est un abominable accident Monsieur le brigadier ! Un horrible accident....!»*. Tandis que Maxence et Dora, agenouillés, sanglotaient sur le petit corps qu'ils serraient contre eux, le brigadier notait tout, sans omettre un seul détail des dires du brave métayer, totalement effondré. Bien entendu, il fit refaire, aux deux agents l'accompagnant, les 7 à 800 mètres parcourus par l'enfant, de l'orée du bois *«sans nom»* vers l'étang et ce, dans les deux sens.

Avec les précautions de rigueur, ils s'exécutèrent, enjambant, le plus délicatement possible, l'herbe touffue de ce sente condamné et interdit aux enfants. Le malheureux père et les deux serviteurs qui, avec lui, avaient fouillé ce secteur, étaient certes passés à proximité du lieu du drame, mais l'accès étant déjà peu aisé pour un adulte, ils l'avaient ignoré, certains qu'un enfant seul, de cet âge et donc de petite taille, ne pouvait être venu par ici !

Ils n'avaient non plus croisé âme qui vive dans les parages ! Hors fenaison, ce qui était le cas, personne n'empruntait ce passage invisible sous la végétation. La douleur des uns et la compassion des autres, contribuèrent sans doute à les faire collectivement négliger ces traces, à peine visibles, de végétaux foulés et de branchettes brisées qui auraient pu attester d'une récente venue en cet espace, mais que leurs multiples piétinements avaient fait disparaître. Ils ne virent pas non plus, ces mêmes foulages, guère plus apparents, qui se prolongeaient au-delà, remontant vers l'arrière du château après la grande courbe d'enceinte ; autre trajectoire jamais empruntée hors saison des foins, ce que chacun confirma aux gendarmes. Il était vrai qu'à la grande fierté de son père et à la frayeur de sa mère, Harold était très audacieux, voire un peu casse-cou pour ses six ans, mais malgré tout, la difficulté à marcher dans les hautes et blessantes herbes aurait dû provoquer son affolement et son retour vers son père, voire ses appels à l'aide ? De toute évidence il ne s'était pas aventuré au-delà de l'endroit de sa noyade.

La tragédie transforma le glorieux Maxence en une détestable et morne fréquentation. Même ses plus fidèles relations s'éloignèrent un temps, ne supportant plus ses amères lamentations, ses accès d'humeur et de rage subits

contre tout et tous, surtout contre lui-même. Il devenait fou, se tapant poings et tête contre les murs, angoissant Dora qui souffrait en silence. Qui pouvait le comprendre, lui, Maxence De Martray, le maître, le dispensateur de gages ou de châtiments dans sa maison ? Qui oserait le rendre responsable d'une telle catastrophe ? S'il était coupable c'était d'avoir, quelques instants de trop, mieux veillé sur l'un de ses fils que sur l'autre ! Pour autant cela faisait-il de lui le meurtrier de son bien le plus cher, la chair de sa chair ? Le responsable de fait n'était-il pas celui qui avait volé toute son attention, en en dépouillant son frère ? Renaud n'avait que trois ans au moment du drame, mais sans jamais en connaître, ni en discerner la raison, il devint, à partir de ce jour odieux, l'exutoire des remords paternels. Inconsciemment sans doute, Maxence s'éloigna de cet enfant, jusqu'à le détester d'avoir accaparé sa vigilance durant un trop long moment, causant ainsi le malheur de ses parents. Le couple déchiré par la douleur, laissa un silence, tout autant coupable, s'installer entre eux. Un temps hors du temps, Dora trouva un refuge moral près du prier, ami de feus ses parents, redoublant d'attention et d'amour pour son cadet, à l'en étouffer.

En dérivatif possible à son désespoir, Maxence, s'engagea dans la guerre contre les prussiens. Excellent cavalier,

il rejoignit l'armée de la Loire, sous le commandement du général Chanzy. La défaite des troupes de Napoléon III, fut sans conteste, contre plus nombreuses, plus fortes politiquement et structurellement, mais surtout mieux armées en tout point. Durant les cinq longs mois d'absence de son époux, Dora eut peu de ses nouvelles. Elle ne s'accrocha à la vie que pour son petit Renaud. Après la capitulation française en Janvier 1871, le guerroyeur, de retour au foyer, se montra pire qu'avant. Les horreurs vécues l'avaient marqué au plus profond de son être. La dysenterie et quelques méchantes blessures lui minèrent l'organisme et le moral, affaiblissant le physique. Malgré les soins attentifs du Dr. Loubet, seul son caractère orgueilleux et dominateur, l'aida à survivre. A force de patience, de tolérance, de tendresse, Dora trouva l'unique moyen en son pouvoir d'apaiser les plaies de son bien-aimé.

Le baume arriva par la naissance de Florian en Novembre 1872. L'enfant du renouveau fut alors l'objet de tous les regards, de tous les égards, de toutes les preuves de tendresse immodérée de ses parents réconciliés avec la vie. Renaud, désormais l'aîné par fatalité, témoin innocent mais bien présent d'un néfaste passé, devint presque invisible aux yeux de son père, trop vaniteux pour admettre sa négligence, même involontaire. A partir de là,

son fils dut se battre pour s'affirmer, se quereller pour obtenir, se rebeller pour exister envers et contre cette emprise intransigeante qui voulait le gommer comme une intolérable trace. Sous le prétexte d'études supérieures, Renaud fut éloigné de La Valériane où, jusqu'alors, un précepteur religieux dirigeait son éducation et son instruction. C'est dans les larmes de sa onzième année, quelques semaines seulement après la naissance de son frère, qu'il fut envoyé en pension dans une institution religieuse de Guéret. Son absence creusa un inévitable abîme entre les deux enfants, pour atteindre l'indifférence totale de l'un envers l'autre, voire une forme de haine de celui-ci pour celui-là. Il fut convenu que l'interne ne reviendrait au château qu'un mois par an. Tandis que les autres élèves rentraient joyeux pour les vacances, lui, trouvait toujours d'excellents motifs pour rester au collège, évoquant des points à parfaire dans telle ou telle matière, avec l'aide des ecclésiastiques qui demeuraient en l'abbaye. Ainsi, s'évitait-il un tête à tête possible et les questionnements pièges du baron, son père.

Après de sérieuses études secondaires, couronnées par le baccalauréat, le jeune homme se découvrit un attrait pour le droit et les lois. Aussi, prolongea-t-il ses études de trois années supplémentaires. A vingt deux ans, son solide

bagage lui permit d'entrer à l'office notarial le plus réputé de Limoges. En peu de temps, il devint premier clerc puis, le bras droit de Maître Laforgue. Deux ans plus tard, il se fiançait à la fille de ce dernier, la discrète Bérengère, de trois ans sa cadette. Pas vraiment belle, mais gracieusement élégante, instruite, de bonne éducation, de parents aisés de par leur travail, la demoiselle, amoureuse du jeune baron depuis son arrivée à l'étude paternelle, fut si heureuse, si honorée par sa demande en mariage, qu'elle pressa tendrement son fiancé de renouer avec sa famille. Réticent, mais désireux de satisfaire au souhait de sa future épouse, Renaud osa une invitation au château. La réponse de son père fut celle qu'il attendait, cassante, sans appel et dépourvue de sentiment

*Vous rêvez fils ? Il est hors de question de voir le nom De Martray galvaudé par une roturière, même pourvue. Moi vivant, jamais cette personne, ni qui que ce soit de son lignage ou de «votre» lignée, ne franchira la porte de «ma» demeure. Je vous souhaite cependant bien du bonheur. Sèchement signé*

*Baron Maxence De Martray.*

Bravant la censure de son Seigneur et Maître, Dora transmis ce message

*Mon très cher fils,*

*Vous connaissez votre père ! Aussi, ne puis-je ajouter à ses souffrances en transgressant sa volonté. Sa santé, fort défaillante ces derniers temps, ne m'autorise pas plus à vous assister en ce jour important, que je n'ai pu le faire, hélas, jusqu'alors !*

*Que votre union soit aussi heureuse qu'a été celle de vos père et mère, il y a déjà bien longtemps. Sachez, mon fils que mes tendres pensées sont près de vous avec l'espoir qu'elles adoucissent nos douloureux regrets réciproques. Un jour, peut-être, me comprendrez-vous et me pardonneriez-vous ?*

*Je garde la certitude de vous revoir bientôt et vous souhaite, cher enfant, beaucoup de bonheur avec votre jeune épouse. Votre mère qui pense tant à vous et vous aime*

**Dora De Martray**

## CHAPITRE II

Du haut de son promontoire, le château, en granit aux veinures beige-rosé, embrassait l'ensemble du domaine. Ses lignes, toute de rondeurs et de pureté, chantaient l'Italie et l'art roman, avec ses tourelles jumelles flanquées de chaque côté d'un majestueux perron, auquel on accédait par deux escaliers latéraux, en demi-lune, aux larges marches, le tout en grès rose. Il dominait de vastes et splendides jardins, de même influence qui, sur plus de deux hectares, offraient aux regards, le parfait tracé de ses massifs, cernés de buis et d'épicéas variés, taillés avec rigueur et originalité. Les jours de pluie, cette explosion de verdure fluctuait du vert cru, à la malachite aux marbrures changeantes et, par grand soleil, elle couvrait de son ombre les parterres multicolores de fleurs et de plantes qui se prosternaient à ses pieds, révélant leurs parfums, aux multiples fragrances, comme autant de remerciements pour cet asile de fraîcheur. Au départ de chaque allée, une statue de Diane chasseresse, dans diverses postures, veillait aimablement sur ces méandres touffus. Au centre

des jardins, une fontaine de marbre gris crachotait, par la gueule de ses cinq félins accroupis, l'eau claire d'une source souterraine, généreuse et abondante. En arrière plan, le modeste oratoire en pierre, à l'image architecturale de la demeure des maîtres, dressait son frêle clocheton où s'abritaient deux petites cloches sonnaillant pour les grandes occasions et événements au château. Régulièrement, Madame Dora sollicitait son pieux ami le Prieur, pour y venir la confesser, ou y célébrer une messe, à laquelle elle conviait aussi ses gens. A distance étudiée, de chaque côté de la chapelle, comme en protection à son apparente fragilité, deux magnifiques oliviers tricentenaires aux troncs tourmentés, parachevaient le décor paradisiaque du site.

A droite de l'altière résidence, le bois, ex sans nom, devenu le «*bois Florian*», couvrait une vingtaine d'hectares, cinq de moins que le «*bois Renaud*» qui lui faisait suite, après une vaste clairière. A gauche, en retrait de cinq cents mètres, sur une dizaine d'hectares, se juxtaposaient les habitations des gens de maison et les nombreuses dépendances du fermage : étables, basse-cour, granges, bergeries et autres bâtiments à usages divers. Un peu en retrait, les imposantes écuries et le paddock, longeaient les prairies permanentes et celles artificielles

couvrant une autre vingtaine d'hectares où paissaient la centaine de bêtes, bovins et ovins, tous de race limousine et, où s'ébattaient les chevaux, à part dans leur enclos. Les cultures fourragères, céréalières, légumières et les arbres fruitiers peuplaient le reste. Lorsque le vicomte De Guibert avait acquis cette propriété en 1828, plus de la moitié du domaine était en vignoble donnant un «*vin paillé*», dit aussi «*miel des muses*», cépage de Cabernet et Gamay. Peu attiré par ce mode de culture, qu'il considérait de faible rentabilité pour le travail exigé, il fit arracher tous les pieds et transforma l'espace en terres agricoles. Grand bien en fut pour les De Martray, car le phylloxéra détruisit pratiquement tout le vignoble du limousin vers 1860, provoquant la ruine de nombreux exploitants jusqu'alors aisés. De tout temps, la métairie du château, était confiée aux fermiers qui y vivaient et y travaillaient jusqu'à leur mort. A La Valériane, aucun départ volontaire, n'eut lieu, ni même de renvoi du fait des maîtres. Tous œuvraient sous le rigoureux contrôle et l'entière responsabilité du régisseur qui rendait compte au baron, de tous et de tout, particulièrement de la productivité et de son rapport, bien entendu.

L'année 1885 connut bien des bouleversements et bien

des péripéties ! D'abord, le 12 Avril, en la cathédrale Saint Etienne de Limoges, le baron Renaud De Martray épousait sa roturière, Bérengère Laforgue. Malgré ce bonheur attendu et espéré, le cœur de Renaud se serra et souffrit de l'absence des siens, spécialement celle, involontaire, de sa mère. Puis la même année, après les récoltes, Victor et Elisabeth Faure, âgés et usés par le labeur, laissaient la charge à leur descendance. Leur fils Octave, jusqu'alors palefrenier-soigneur-lad, eut le privilège de se voir confier la bonne marche de la métairie, en cela conseillé par ses parents et grandement secondé par Mathurin, son beau-frère. Il se vit également confier les transactions commerciales des bovins et ovins et même celles des équidés de l'élevage, au côté de ses maîtres. Bien que peu instruit, au sens premier du terme, Octave jouissait d'une intelligente curiosité, d'une courtoisie naturelle et d'un sens inné des affaires qui lui valaient la totale confiance du baron Maxence, des fournisseurs et des clients de celui-ci, qui, comme une évidence, le nomma assistant du vieux régisseur, Augustin, qui se retirerait dès qu'il estimerait son élève en phase.

Octave avait marié la Noémie, une jolie rousse d'un hameau voisin qui se vit confier les fourneaux, derrière lesquels elle fit merveille, ravissant le palet des nombreux

et fréquents invités de La Valériane. Cette petite femme, un peu enrobée, énergique à souhait, tant dans ses décisions que dans leurs applications, se montra si ingénieuse dans la composition de mets inédits et savoureux, que les convives ne manquaient jamais d'en faire grands compliments à leurs hôtes, les plaisantant «*Prenez garde, très chers, qu'on ne vous enlève un beau jour, votre perle des papilles !*». Muguette Faure, qui cinq ans auparavant avait épousé Mathurin Besse, devint femme de chambre des Dames du château avant que d'être, un peu plus tard, la gouvernante et nounou, de la 3<sup>ème</sup> génération De Martray. Au côté d'Octave, Mathurin succéda donc tout naturellement, à ses beaux-parents, au fermage. Quant à Gabriel, l'aîné des Faure, au caractère ombrageux, lunatique, sournois, paresseux et excessif en tout, à dix huit ans, il avait déserté la ferme, non sans avoir harangué son entourage

- J' vaux sûrement mieux que d'servir ces nobliaux à qui on a oublié la coupe de ch' veux et la tête qui les porte ! A c' t'heure y font courber celle des manants comme vous ! Jamais y' m' feront faire la courbette devant eux, ni vider leur fumier ou leurs pots de chambre ! J' préfère user mes godillots sur les ch'mins, plutôt qu'dans les champs de ces paltoquets de bourgeois, pour leur remplir la panse...!

Ses parents, meurtris et courroucés, l'avaient prié de ne plus remettre les pieds au château, ni dans ses environs ! Il y avait quinze ans de cela et depuis, ils n'avaient plus eu de ses nouvelles. Sauf qu'un jour, à la foire de Meyssac où Octave commerçait pour le compte du baron, il le vit, fortuitement. Il n'avait pas belle allure le Gabriel ! Bien que la matinée soit à peine à sa huitième heure, déjà ivre ou pas dessoûlé de la veille, il traînait autour des paysans. En haillons, barbu, sale, il apostrophait violemment tous ces

- Gagne-petit, ces r' foulés d' la botte lustrée par leurs langues..... Ces poltrons d' la cravache...!

C'est alors, que l'orateur de basse fosse aperçut son puîné. Vociférant, il l'empoigna violemment et lui cracha sa rancœur au visage, lui reprochant tout et mille autres choses ! Pour se dégager, Octave le saisit à son tour par sa chemise crasseuse et, se faisant, lui débrailla le poitrail sur lequel l'énergumène portait une petite chaîne en or où se balançaient les armoiries De Martray : une fine tête de pur-sang aux yeux de diamant, dans un fer à cheval en or finement ciselé. Stupéfait, Octave desserra son emprise, fixa l'indigne droit dans les yeux et, le secouant avec vigueur lui souffla au visage

- Comment es-tu en possession de ce bijou ?

Soudain calmé, Gabriel bégaya, cherchant ses mots

- OH là.... Messire Octave...! Cela vous regarde t-il ? Seriez-vous de la maréchaussée à présent ? Puisque vous voulez tout savoir....c'est un foutriquet qui m' l'a donné, un pauvre raté, comme moi,...parc'que...parc'que...et ben parc' que.... Monseigneur...Heuuuuu....j'y ai sauvé la peau au lascar dans une foutue bagarre, alors qu' les condés nous tombaient d' sus ! Et puis...tout doux là ! J'ai pas d' compte à rendre à un faux frère....

Une moue de mépris déformait les traits d'Octave qui lâcha brusquement prise et envoya l'ivrogne s'écraser dans le crottin et goûter à la poussière de la chaussée. Un terrible doute l'étrangla soudain. Furieux, il fusillait du regard le « moins que rien » qui tentait de se relever

- Depuis toujours tu n'es qu'un foutu menteur, un sale tricheur, un pas grand-chose ! Je ne crois pas un traître mot de ton histoire. Tu as sûrement volé ce bijou, hein ? Quand et comment, dis ? Tu réponds ou je t'étouffe de mes propres mains, espèce de vaurien !

Il allait lui asséner un coup de botte, mais se ravisa

- Sois sans crainte, j'en aurai le cœur net ! Grande honte sur toi ! Tu n'es plus de ma famille, de «notre» famille !

Malheureux, il regarda le banni se redresser péniblement et s'éloigner en chaloupant, tantôt le poing levé dans sa direction, marmonnant des menaces incohérentes, tantôt esquissant une courbette en agitant devant lui son galurin poisseux. A compter de cet instant, Octave ne cessa de penser à cette chaîne, la même qu'il avait vue au cou des fils du baron, lorsqu' enfants ils jouaient ensemble. Le jour de la noyade d'Harold, Octave n'avait pas dix ans mais il se souvenait d'un détail. Malgré les recherches autour du lieu de l'accident, le bijou, qui n'était plus au cou du petit, n'avait pas été retrouvé. Son père, le baron Maxence, en avait déduit qu'il s'était détaché et gisait au fond de l'étang. Entre deux sanglots, il avait dit à Victor

- Peut-être que le jour où nous curerons ce maudit étang, nous le retrouverons ?

Octave échafauda toutes les hypothèses, jusqu'à la plus affreuse, se persuadant que son esprit n'aurait de repos que lorsqu'il saurait la vérité. Il ne parla à ses parents ni de sa rencontre inopinée, ni de son empoignade avec son frère, ni bien entendu du bijou et de ses soupçons. Un mois après cette algarade, deux gendarmes en uniforme